

Il y a tout juste un an, la Chine imposait le plus grand confinement de l'histoire aux 60 millions d'habitants de la province du Hubei.

C'est au Moyen Âge que se mettent empiriquement en place des mesures de quarantaine, de confinement et de gestes barrières.

Confiant dans la science et le progrès, le XX^e siècle a ignoré les leçons du passé.

Wuhan, un an de confinement et de gestes barrières

— Le 23 janvier 2020, les autorités chinoises plaçaient les 11 millions d'habitants de Wuhan en totale quarantaine et confinaient toute la province du Hubei.

— Un an après, les Wuhanais n'ont pas oublié le traumatisme.

« Je n'en reviens toujours pas aujourd'hui ! » Habitant Wuhan depuis sept ans, Philippe Klein, médecin français à la clinique internationale de la capitale du Hubei, se souvient avec sidération de l'annonce officielle du confinement total de sa ville, le 23 janvier 2020. Comme si c'était hier. « C'était inimaginable. Même si des rumeurs circulaient sur les réseaux sociaux plusieurs jours auparavant, raconte-t-il, jamais je n'aurais pensé que Wuhan et les 60 millions de personnes du Hubei allaient être confinés, l'équivalent de la population française... » Du jamais-vu dans l'histoire contemporaine.

À la veille du Nouvel An lunaire, l'an passé (année du rat), les bilans du nouveau coronavirus, qualifié alors de « pneumonie » pour ne pas provoquer de mouvement de panique, font état de 26 morts au moins et de 830 personnes contaminées. Trois jours plus tôt, le leader Xi Jinping avait publiquement averti qu'il fallait « combattre » cette mystérieuse épidémie. Le lanceur d'alerte Li Wenliang, médecin à l'hôpital central de Wuhan qui avait partagé son inquiétude avec ses collègues, a déjà été bâillonné,



début janvier. « On ne pouvait plus dormir tant on recevait d'alarmes sur nos portables, c'était angoissant. La planète entière nous regardait. Et puis la décision du confinement est tombée. Wuhan a été foudroyé par le virus », se souvient le docteur Klein. Le confinement durera soixante-seize jours, jusqu'au 8 avril.

À la veille du 23 janvier, Ming Lan, son mari et ses deux enfants sont déjà enfermés dans leur appartement du centre-ville. « On sentait monter la pression avec beaucoup d'inquiétude, évoque cette consultante financière désormais installée à Shanghai, le marché de Huanan était fermé, mon beau-frère médecin me parlait d'un afflux de malades dans les hôpitaux... Je suis de Wuhan et je ne pouvais pas fuir... Il a fallu subir. » La ville fantôme, les masques, les équipes de nettoyage dans les rues désertes, les ambulances... Le bilan officiel final sera de 3 869 morts à Wuhan (sur les 4 635 dans tout le pays).

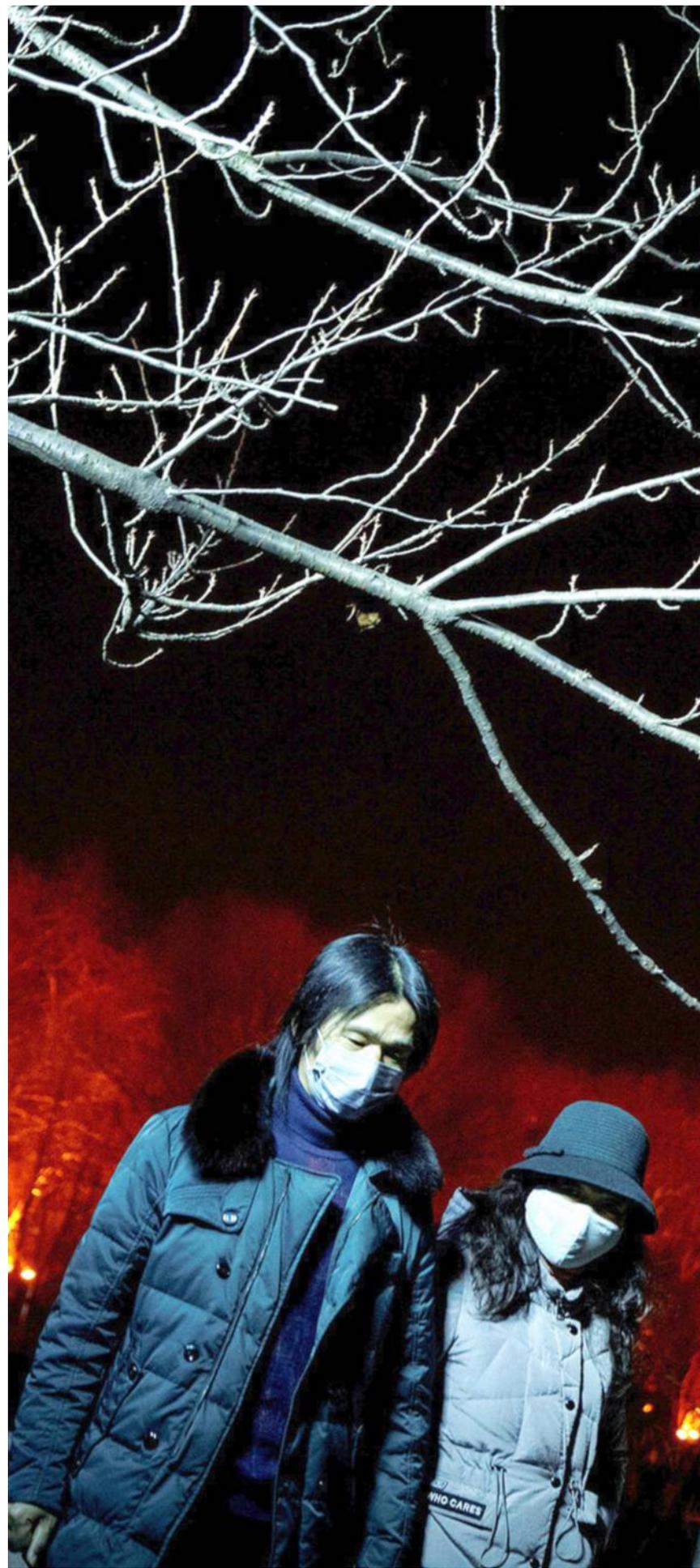
« Un an après, c'est un peu comme un rêve dans mon esprit. Mais tout

ce que j'ai vécu était bien réel. La vraie mort frappait autour de nous, les gens souffraient et mouraient dans le chaos et la souffrance... » Ming Lan, sous le coup d'une émotion toujours vive, éclate en sanglots. « Ma ville natale a été profondément blessée et lorsque j'y pense je ne peux pas m'arrêter de pleurer. » Elle se considère toutefois « chanceuse » car personne n'est mort dans sa famille. Elle reconnaît aujourd'hui que Pékin a réussi à contrôler le virus par rapport au reste du monde, mais le traumatisme intérieur la ronge. « C'est une leçon de vie pour nous et pour toute l'humanité. »

En cette année du buffle, qui s'ouvrira le 12 février prochain, le gouvernement chinois reste sur le qui-vive, alors que plusieurs foyers d'infection (plusieurs centaines de cas) sont apparus dans les provinces du Hebei et du Heilongjiang, à Pékin et Shanghai. « À Wuhan, des barrières ont été à nouveau érigées dans plusieurs quartiers, confie un diplomate européen en poste sur place, et depuis une journée, une caméra thermique est installée à l'entrée de mon immeuble. »

Les autorités anticipent et conseillent aux Chinois de ne pas voyager pour le Nouvel An qui sera cette année bien plus calme. « La Chine est sous très haute surveillance épidémiologique, confirme le docteur Klein, et Wuhan plus que toute autre ville. Il y a un an nous étions au bord d'un gouffre et grâce à ce confinement radical, la Chine a évité la catastrophe. »

Dorian Malovic



repères

Les plus grandes épidémies de l'Histoire

La peste justinienne (du nom de l'empereur Justinien), venue, d'Égypte sonne le glas de l'empire byzantin. Elle aurait fait au moins 25 millions de morts en Méditerranée et en Europe du VI^e au VIII^e siècle.

La peste noire (venue de la mer Noire) aurait, elle aussi, décimé au moins 25 millions de personnes, soit un tiers de la population européenne au milieu du XIV^e siècle (1348-1352).

La peste de Chine. Partie du Yunnan en 1896, elle gagne de nombreux pays qui la circonscrivent après la découverte du bacille par Yersin, mais elle fait 10 à 12 millions de morts ●●●

Les autorités sont sur le qui-vive et conseillent aux Chinois de ne pas voyager pour le Nouvel An.

Thomas Peter/Reuters

Des recettes très anciennes

— Depuis un an, l'humanité n'innove pas vraiment pour contrer la pandémie.

— Dès la fin du Moyen Âge, on confine pour étouffer la peste, on délivre des billets de santé pour circuler, on se frotte les mains au vinaigre... Des mesures peu à peu oubliées, jusqu'à nos jours.

«Sisteron est restée ville close pendant trois ans, de l'été 1720 au printemps 1723. Côté confinement, on a encore de la marge!», ironise l'historien Gilbert Buti, spécialiste de la peste (1). Pour le petit monde des historiens de la santé, 2020 marquait d'abord le tricentenaire de la peste de Marseille, qui décima la Provence de 1720 à 1722, avant de devenir l'année du Covid. Ce virus a fait resurgir les grandes épidémies du passé, en même temps qu'il questionne les pratiques anciennement à l'œuvre pour éradiquer les maladies.

Sisteron, donc, n'hésita pas, voilà trois siècles, à prolonger le «serado», l'enfermement de la ville, alors même que les derniers foyers de la peste s'étaient éteints quelques mois auparavant. C'est dire si on ne lésinait pas, alors, sur les mesures coercitives pour se préserver du pire des fléaux. «À l'époque on ignore tout de la maladie, la théorie était fautive mais la pratique était juste», relève Vincent Barras, historien de la médecine à l'université de Lausanne.

Depuis la peste noire au XIV^e siècle, les mesures empiriques de protection se systématisent sur le sol européen. On rompt alors avec la pratique antique, à Athènes comme à Rome, de la fuite pour se réfugier loin de l'épidémie, «ce que conseillait le grand médecin Galien, qui lui-même quitta Rome pour retourner chez lui en Asie mineure lorsque la ville fut frappée par la peste au I^{er} siècle», comme le note l'historien des sciences Jean-Louis Poirier (2).

Si Raguse (Dubrovnik) a innové, en 1377, en mettant en quarantaine des bateaux suspects venus du Levant, c'est Venise qui crée, en 1423, le lazaret, terme probablement issu du croisement de San Lazzaro, patron des lépreux, et de l'îlot de Santa Maria di Nazaret, lieu de quarantaine des navires, de leur équipage et de leur cargaison.

Le lazaret, progressivement, se généralisera le long des rivages européens de la Méditerranée pour «étouffer la peste». Mais lorsque le mal débarque, comme à Marseille en 1720 – par cupidité, la quarantaine ne fut pas respectée alors que plusieurs membres de l'équipage étaient décédés –, on ne se limite pas à écarter les malades, on recourt aussi aux grands moyens, au grand renfermement ou confinement général de la population.



Volontaires de la Croix-Rouge lors de l'épidémie de grippe espagnole, en 1918. Rue des Archives

La ville est «mise en interdit» par le parlement d'Aix.

«En 24 heures, l'information se répand dans toute la Provence, villes et bourgs se barricadent, explique Gilbert Buti. La mémoire de la lutte contre la maladie est réactivée. Et on assiste à l'émergence de la santé publique: par la suite, l'État dessaisit le parlement et prend la décision de bloquer la province.» Un mur de la peste, dont il reste des vestiges en Haute Provence, est construit sur une trentaine de kilomètres, pour barrer la route à la maladie.

Protégées par leur cordon sanitaire, certaines villes, comme Lambesc ou La Ciotat, sont épargnées. D'autres se referment sans le savoir sur «la contagion», avec des habitants en phase d'incubation, et signent leur arrêt de mort.

On décide aussi de la fermeture des églises et des écoles. Des gardes sont chargés de surveiller les rues, de bloquer les sorties des villes. Seuls les habitants munis de billets de santé peuvent les quitter. Autorisation est même donnée de tirer à vue sur les contrevenants, ce qui sera aussi le cas au XIX^e pendant les épidémies de choléra. De grands feux, en pleine ville, ont pour mission de chasser les miasmes de l'air. Désinfection des maisons et gestes barrières voient aussi timidement le jour au XIV^e siècle, et se généralisent au XVII^e. «Avec le vinaigre "préservatif", on se frictionne les mains, on désinfecte les monnaies et le courrier trempé dans un bain purificateur et séché par une fumée purgative, détaille Gilbert Buti, on s'applique un mouchoir imbibé sur le nez.»

Dans l'empire musulman médiéval, des avant-gardistes préconisent aussi des mesures de confinement, tel le médecin andalou Ibn Al Kha-

tib qui rédigea à Grenade, vers 1373, un traité après «trente ans de recherches sur cette terrible maladie». «Il a observé que ceux qui ont été en contact avec un malade ont été très souvent emportés à leur tour par la maladie, alors que ceux qui n'avaient pas connu de tels contacts sont restés en vie», explique la médecin et historienne Anne-Marie Moulin (3). «Il note aussi, ajoute-t-elle, que les musulmans de la prison de Séville ont tous échappé au fléau alors que la ville était dévastée. L'incarcération les a sauvés.»

Désinfection des maisons et gestes barrières voient timidement le jour au XIV^e siècle et se généralisent au XVII^e.

Pour autant, les mesures de protection et les lazarets ne font pas école au Moyen-Orient et en Afrique du Nord, où la peste reste endémique jusqu'au XIX^e siècle. Quant aux masques, ce sont les fameux longs becs d'oiseau qu'arboreraient les médecins au XVI^e siècle qui servaient de support de parfum visant à purifier l'air des miasmes. «Il faut attendre la théorie du microbe, à la fin du XIX^e siècle, pour l'apparition du vrai masque, d'abord dans les salles d'opération des hôpitaux, avant sa démocratisation pendant la pandémie de grippe espagnole», relève Vincent Barras.

L'Indépendant des Basses-Pyrénées relève ainsi, dans son édition du 2 mars 1919, que le masque

procure une immunité contre «le microbe encore inconnu», et que son port a été rendu obligatoire en Australie où l'épidémie fait des ravages. Il se répand aussi aux États-Unis, plus marginalement au Royaume-Uni. Mais le journal humoristique *Le Rire* rapporte, le même mois, qu'un journaliste qui s'est aventuré masqué dans la rue a été pourchassé, accusé d'être un froussard. «Nous rougirions de prendre les mesures cependant les plus raisonnables, les plus justifiées. Nous avons peur d'avoir l'air d'avoir peur», confesse le journal, qui demande que de «gros bonnets» comme Clemenceau l'arboient en public pour donner l'exemple.

Si son port devient une habitude dans plusieurs pays asiatiques, «le masque a été oublié en Europe, il n'y a pas eu de branle-bas de combat contre les gripes asiatique et de Hong Kong», rapporte Vincent Barras. Ces deux épidémies, de 1957-1958 et 1968-1969, firent trois millions de morts selon l'Organisation mondiale de la santé. Dans l'indifférence planétaire. «Pourquoi sont-elles passées inaperçues? Pourquoi a-t-on le sentiment de vivre une crise majeure ou pas?», interroge l'historien. Le Covid, selon lui, suscite nombre de questions sur les épidémies passées. Il éveille un besoin de savoir et relance des recherches historiques.

Laurent Larcher et Marie Verdier

(1) Colère de Dieu, mémoire des hommes. La peste en Provence, 1720-2020, Cerf, août 2020, 320 p., 22 €.

(2) L'Antiquité en détresse. Catastrophes et épidémies dans le monde gréco-romain, Belles lettres, 2021, 304 p., 15 €.

(3) Islam et révolutions médicales, Karthala, 2013, 408 p., 29 €

●●● en Inde dans la première moitié du XX^e siècle.

La grippe espagnole, venue des États-Unis, fut probablement la plus grande pandémie de l'histoire, dont le bilan n'a cessé d'être revu à la hausse. Elle aurait fait, en 1918-1919, au moins 50 millions de morts. Certains historiens évoquent jusqu'à 100 millions de victimes.